

807

Cap sur la Paix

« Rien n'est plus
concluant que la preuve
actuelle »

Nichiren Daishonin (L&T-IV, 138)



© Mark Rasmussen - Eptura



Témoignage

Alexandra Vidal

*De la rancœur
à la reconnaissance*

p. 3

Culture Cap

La Fontaine

*« Toute puissance est faible
à moins que d'être unie »*

p. 8

Le mot de

Fabrice Oliya

*Une alliance dédiée
à la cause du bien*

p. 2

Fabrice Oliya

Représentant des jeunes hommes



Une alliance dédiée à la cause du bien

Pas toujours facile de garder le bon cap et de persévérer. Dans une époque troublée comme la nôtre, rester sur l'orbite du bonheur, de la révolution humaine et de la bouddhité relève parfois de l'exploit.

Pour l'avoir tous expérimenté, en tant que bouddhistes pratiquant l'enseignement de Nichiren Daishonin, c'est en récitant *Nam-myoho-enge-kyo* devant le *Gohonzon* que nous pouvons manifester l'état le plus élevé de bonheur, l'état de bouddha, et la sagesse qui lui est inhérente. Pourtant, malgré notre désir sincère de bien faire, il n'est pas facile, seul, de rester déterminé.

Bien conscient de ces difficultés, dans un essai qu'il nous adressait au début de l'année, Daisaku Ikeda écrivait aussi : « *J'espère que vous, la jeunesse du mouvement Soka, vous réunirez avec courage et force et formerez une alliance dédiée à la cause du bien.* »¹ Comme répondant à cet appel, dès le mois de janvier, dans toutes les régions de France, la jeunesse du mouvement Soka s'est rassemblée, organisant, dans plus de quatre-vingt-dix villes, des forums jeunesse pour le dialogue et l'amitié.

Lorsque l'époque est trouble, et que nos vies le sont peut-être aussi, le « simple fait » de se rassembler pour s'encourager mutuellement devient difficile, ou paraît — d'un coup — sans intérêt. C'est pourtant des moments privilégiés pour partager, approfondir, décider de nouveau et donc persévérer.

Les mois de juillet et août sont souvent synonymes de vacances, nos activités bouddhiques sont moins nombreuses. Saisissons alors toutes les occasions que nous avons et n'hésitons pas à en proposer d'autres.

Nos vies sont précieuses, notre enseignement est précieux, nos rassemblements le sont aussi.

« *Quelle jeunesse est plus productive, plus précieuse ou noble que celle dévouée à partager des idéaux de Nichiren Daishonin dans le monde ?* »² ■

1. D&E-février 2009, 108.
2. Ibid, 109.

Cap sur la France

Réunion mensuelle de juillet

Le premier samedi de chaque mois, les représentants du mouvement Soka de toutes les régions de France se donnent rendez-vous au centre culturel Opéra. Ces réunions sont un ensemble d'encouragements bouddhiques et d'échanges entre les participants. Désormais, chaque mois, Cap vous en retransmettra les principales informations.

Aller vers les autres

Le 4 juillet s'est déroulée la réunion mensuelle des représentants du mouvement Soka au centre culturel Opéra autour du thème « La foi équivaut à la vie quotidienne ».

Le consistoire Soka a annoncé le changement de présidence de l'ACSF. Jean-Claude Gaubert succède à Marie-Lise Rescoussié qui devient vice-présidente. A cette occasion, Pierre Charlot, président du Consistoire, a remercié Marie-Lise Rescoussié pour son action à la tête de l'ACSF au cours de ces trois dernières années.

Fabrice Oliya, représentant des jeunes hommes en France, est intervenu au nom de la jeunesse du mouvement Soka. Il a évoqué la performance, place Vendôme, des chorales de la jeunesse et du groupe Ailes de l'espoir à l'occasion de la Fête de la musique. Il a ensuite cité l'éditorial du mois de janvier de Daisaku Ikeda, dans lequel il est dit que, dans cette époque difficile de crise économique, les personnes les plus touchées sont les jeunes. Ce dernier les encourage à acquérir de la sagesse et une vision juste du monde, afin de devenir véritablement solides. Fabrice Oliya a cité quatre points permettant de développer cette force. Les jeunes doivent :

- ✱ Se rassembler avec courage et force pour former une alliance dédiée à la cause du bien.
- ✱ Constituer un rassemblement de personnes autonomes et qui se développent.
- ✱ Dialoguer avec cette envie de faire évoluer le monde.
- ✱ Se lancer sans cesse de nouveaux défis.

Au nom des femmes de notre mouvement, Betty Mori a ensuite pris la parole. Son intervention a mis à l'honneur la victoire des femmes qui se sont réunies joyeusement pendant les mois de mai et juin autour du thème « C'est le cœur le plus important ». Elle a souligné la grande cohésion des femmes, rassemblées aux quatre coins de la France, pour approfondir leur compréhension du cœur de leur maître bouddhique, Daisaku Ikeda.

Elle a insisté sur le fait qu'une transformation du cœur, dès lors qu'elle s'exprime devant le *Gohonzon*, crée, de manière instantanée, des effets manifestes dans la vie. Ainsi, la clé pour transformer sa vie réside dans ce changement d'état d'esprit.

Elle a conclu son intervention par l'évocation du vingtième anniversaire de l'allocation de Daisaku Ikeda, donnée à l'Institut de France sur le thème « L'art et la spiritualité en Orient et en Occident ».

Frédéric Chiba s'est exprimé au nom du Consistoire du mouvement Soka en France. Il a parlé de Shakyamuni comme d'une personne chaleureuse, n'attendant pas qu'on vienne le saluer pour prendre l'initiative du dialogue avec les autres. Shakyamuni était un homme amoureux de la paix, passionné par la paix, qui cherchait toujours à revitaliser ses interlocuteurs à travers le dialogue. Frédéric Chiba a encouragé les participants à surmonter courageusement les vagues des difficultés intérieures. Il a illustré ces propos par l'image d'un capitaine de bateau qui, s'il fait face aux vagues, restera droit, mais, s'il hésite et prend la vague de côté, est emporté et renversé par elle.

En conclusion, il a proposé à chacun de profiter des mois d'été, souvent plus calmes, pour dialoguer avec sa famille et ses amis. ■

De la rancœur à la reconnaissance

Alexandra Vidal a rencontré le bouddhisme quelques mois avant le décès de son père. La pratique bouddhique lui a permis de surmonter son chagrin, tout en l'aidant à établir des relations harmonieuses avec sa mère.

Mes parents divorcent lorsque j'ai quatre ans, dans des conditions très difficiles. Commence alors la période la plus douloureuse de ma vie. Bien que chacun refasse sa vie, je reste le principal sujet des conflits entre mes parents, jusqu'à ma majorité. C'est mon père qui prend le soin de m'élever. En recherche spirituelle sur le sens de la vie et de la mort, il commence à pratiquer le bouddhisme de Nichiren Daishonin et, après quelques mois, il prend confiance dans le mouvement Soka. A l'âge de dix-neuf ans, je décide de l'accompagner dans les réunions bouddhiques. Nous recevons le *Gohonzon* en décembre 1999, avec une immense joie et des projets plein la tête. Deux mois plus tard, mon père – qui était tout pour moi – décède d'un accident de voiture en Tunisie. Tout s'effondre et je découvre la souffrance qu'engendre la mort. Je décide alors de réellement « tester » le pouvoir de la croyance et de tout reconstruire dans tous les domaines : soit je surmonte l'insurmontable grâce au bouddhisme, soit je quitte ce monde où rien ne me retient. À cela s'ajoute les décès successifs de mes trois grands-parents dont j'étais extrêmement proche. Le mot famille est à ce moment-là vide de sens pour moi. Je pratique et étudie alors très sincèrement. Je participe aussi aux réunions bouddhiques, dans lesquelles j'ai l'opportunité de soutenir d'autres jeunes femmes dans leurs défis. Cela me permet de ne pas me laisser enfermer dans la souffrance et, au contraire, de m'ouvrir aux autres. Dans le même temps, des amis pratiquants m'offrent leur soutien indéfectible. La persévérance et la patience m'ont permis – après plusieurs années de très durs efforts – de donner un sens profond à ma vie.

« Il y a douze ans, je ne m'imaginais pas vivre sans mon père. Aujourd'hui j'ai développé une autonomie qui me permet d'être aussi heureuse que s'il était encore présent. »

Alors que j'avais le souhait d'avoir la force de définitivement couper le lien avec ma mère, car j'estimais son comportement à mon égard – à tort ou à raison – inacceptable, j'ai la chance de tomber sur deux phrases des écrits de Nichiren Daishonin qui vont m'éclairer : « *L'enfer est dans le cœur de celui qui, intérieurement [...] néglige sa mère* »¹ et : « *Les personnes qui se consacrent au bouddhisme ne devraient jamais oublier leurs dettes de reconnaissance à l'égard de leurs parents*. »² Ma mère souffrant tout autant que moi de ce conflit, je décide donc de lui parler du bouddhisme, pour qu'elle mène elle aussi une vie heureuse, autonome. En même temps, je suis tiraillée par une lâcheté qui me suggère plutôt de fuir le problème. Ce qui m'aide, c'est que ma mère fasse le lien entre ma pratique et le fait que je m'en sorte progressivement, chose qu'elle ne croyait pas possible.

Elle se convertit au bouddhisme et ressent des bienfaits intérieurs inattendus. Après beaucoup d'hésitation, elle reçoit le *Gohonzon* en octobre 2004, grand moment de complicité et de fierté. Elle



© M. Shimura

participe régulièrement aux activités bouddhiques (réunions de discussion, séminaires...) et entretient des liens d'amitié avec les femmes de sa région (Nice). Nos relations se transforment profondément sur la base de la pratique bouddhique. Nous pouvons à nouveau vivre des moments agréables. Néanmoins, dans mon cœur, une rancune tenace est toujours présente. Désirant aller au bout de ma sincérité, je redouble alors d'efforts dans ma prière pour accepter ma mère telle qu'elle est et non telle que je voudrais qu'elle soit. Je lui dis enfin ce que j'ai au fond du cœur depuis ma tendre enfance. C'est un moment douloureux mais nécessaire, qui nous permet de tourner la page et d'entamer une nouvelle relation enfin harmonieuse.

Je réalise maintenant pleinement ce que Daisaku Ikeda ne cesse de nous enseigner, à savoir que chaque souffrance peut constituer une source de développement. De plus, j'ai le sentiment d'avoir « remboursé » ma dette de reconnaissance³ envers mes parents qui m'ont donné la vie. Il y a douze ans, je ne m'imaginais pas vivre sans mon père. Aujourd'hui, j'ai développé une autonomie qui me permet d'être aussi heureuse que s'il était encore présent.

Je réalise, aujourd'hui, que le seul moyen de pouvoir mener une vie épanouie est de transformer nos conceptions et idées reçues que l'on a, consciemment ou inconsciemment, au sujet de la vie. ■

1. L&T-I, 305.

2. L&T-IV, 200.

3. Le fait de s'acquitter de sa dette de reconnaissance envers ses parents est un objectif de la philosophie bouddhique qui considère cette reconnaissance indissociable de notre bonheur et de notre joie de vivre.

Réveiller la joie chez les autres

Concrétiser dans notre vie les trois règles enseignées par Shakyamuni, pour encourager les autres, revient à manifester une foi joyeuse et empreinte de sincérité, en un mot à faire jaillir notre bouddhité.

Dans le chapitre Le Maître de la Loi du Sûtra du Lotus, le Bouddha enseigne à ses disciples trois règles pour enseigner aux autres le cœur de l'humanisme bouddhique. Appliquer ces trois règles de « robe », « siège » et « chambre » désigne manifester un état d'esprit empreint de bienveillance, de persévérance et de sagesse lorsque nous dialoguons avec une personne. L'attitude que Shakyamuni nous encourage à développer n'est autre que celle qu'il témoigne lui-même envers l'humanité. Mettre cela en pratique, en ayant à cœur le profond désir de voir l'autre heureux, est indissociable de la manifestation des vertus de l'état de bouddha. Mais comment réussir à avoir le cœur d'appliquer ces trois règles ? « Notre détermination dans la foi nous permet d'acquiescer naturellement ces vertus. »¹ Et, donc, de développer de la bienveillance, de la sagesse et de la persévérance dans nos rapports avec notre entourage.

Le Sûtra du Lotus : un hymne à la joie

« Même si nous n'avons aucun talent particulier, l'important est que notre cœur déborde de la joie de réciter Nam-myoho-renge-kyo et de partager la Loi merveilleuse avec les autres. Une foi aussi joyeuse contient déjà en elle-même les règles de la robe, du siège et du lieu, ainsi que les vertus de bienveillance, douceur et sagesse. »² Les maîtres de la Loi débordent d'une joie intense obtenue grâce à leur pratique du bouddhisme et qu'ils partagent avec les autres. Nous pouvons, nous aussi, goûter cette même joie inhérente à la bouddhité, en utilisant toutes les ressources de notre vie pour concrétiser le vœu du Bouddha. Autrement dit, en travaillant au bonheur et à la paix autour de nous. « Un maître de la Loi est, à l'origine, une personne qui a entendu le Sûtra du Lotus et en a éprouvé de la joie. Et d'autres, à leur tour, en l'entendant exposer cet enseignement, éprouvent de la joie. Le chemin éternel de l'atteinte de la bouddhité est une sorte de réaction en chaîne où la joie se communique ainsi d'une personne à une autre. »³ Concrétiser le vœu du Bouddha dans notre vie ne signifie pas réaliser des choses qui sortent de l'ordinaire ou mettre de côté notre bonheur et nos rêves. Pour aider notre entourage à être heureux, la clé est – grâce à notre pratique – de vivre notre quotidien animé d'une joie profonde, d'une joie qui inspire les autres et réveille en eux l'espoir.



© artida - Fotolia

À travers notre attitude, créer une onde d'espoir dans notre entourage

La joie d'enseigner la Loi

« Des gens de cette sorte seront heureux d'exposer la Loi, D'établir des distinctions sans rencontrer d'obstacles. Puisque les bouddhas veillent et les gardent à l'esprit, Ils seront en mesure de réjouir cette grande assemblée. Quand on est proches des maîtres de la Loi, On accède très vite à la voie des bodhisattvas. Si l'on suit ces maîtres et que l'on apprend d'eux, On verra autant de bouddhas que de grains de sable dans le Gange. »

Le Sûtra du Lotus, Les Indes savantes, 2007, p.170

Avoir à cœur d'encourager une personne

Le mouvement qui vise à développer le bonheur et la paix de l'humanité ne peut se réaliser qu'à travers de véritables échanges. Le chemin du bouddhisme part d'une personne déterminée à œuvrer au maximum pour en encourager une autre. Cet esprit se reflète au sein du mouvement Soka, « dans de petites réunions, nos réunions de discussion qui permettent le dialogue de cœur à cœur ». ⁴ Ces réunions sont animées par des personnes motivées par le désir intense de voir les personnes composant le groupe de discussion épanouir leur vie et faire apparaître cette joie intense de la pratique. Dans notre mouvement, c'est donc « aux personnes ordinaires elles-mêmes qu'il incombe de jouer le rôle de maître de la Loi ». ⁵ L'essence du chapitre Maître de la Loi se concrétise dans ces contacts personnels que les pratiquants prennent l'initiative d'organiser et dans lesquels ils font vivre le vœu du Bouddha.

Mais comment réussir à encourager l'autre par la voie du dialogue, si l'on n'est pas une personne naturellement douée d'éloquence ? Comment lui transmettre avec justesse le cœur du bouddhisme ? Il n'y a pas d'inquiétudes à avoir à ce sujet, car, dans un échange, « le facteur déterminant c'est la sincérité ». ⁶ Dans un dialogue, ce que notre cœur transmet est souvent plus important que ce que nos mots disent. Appliquer les trois règles enseignées par Shakyamuni équivaut donc à créer des échanges sincères et chaleureux avec nos interlocuteurs. Les maîtres de la Loi expriment par le dialogue cette envie de voir l'autre devenir heureux. Et leur croyance qu'il peut le devenir ! Simple, mais très sincèrement. De cette manière, partager nos valeurs avec notre entourage permet de « créer un lien de confiance et durable ». ⁷

Lisa VINCENTI

Article fondé sur le chapitre 16 de *La Sagesse du Sûtra du Lotus*, Entretiens avec Daisaku Ikeda, vol. 2.

1. *La Sagesse du Sûtra du Lotus*, Entretiens avec Daisaku Ikeda, vol. 2, Acep, p. 194.

2. *Ibid.*, p.195.

3. *Ibid.*, p.195.

4. *Ibid.*, p.196.

5. *Ibid.*, p.195.

6. *Ibid.*, p.197.

7. *Ibid.*, p.197.

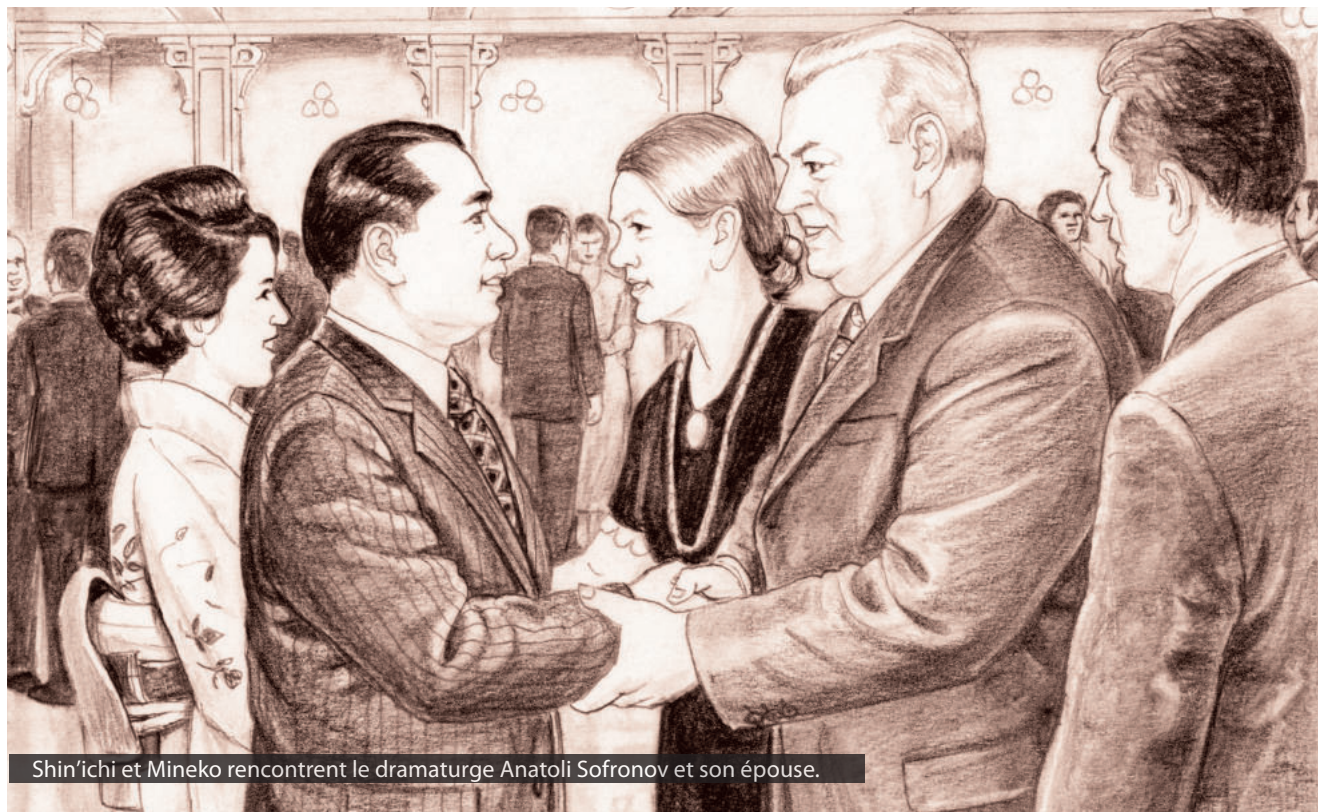
Moscou, consolidation des relations culturelles

des épisodes précédents

Résumé

En mai 1975, ayant achevé son programme en France, Shin'ichi part pour Moscou. Au cours de cette deuxième visite en Union soviétique, il œuvre à consolider les échanges culturels avec ce pays. Il rencontre notamment M^{me} Popova, présidente de l'Union des sociétés soviétiques pour l'amitié et les relations culturelles avec les pays étrangers.

Suite du roman *La Révolution humaine*, *La Nouvelle Révolution humaine* paraît sous forme de feuilleton dans le *Seikyo Shimbun* (quotidien de la Soka Gakkai au Japon). Daisaku Ikeda, sous les traits de Shin'ichi Yamamoto, y retrace l'histoire de la Soka Gakkai à partir du 2 octobre 1960, date où il en devient le troisième président de la Soka Gakkai et s'envole pour la première fois à l'étranger. Par ce récit, il désire transmettre l'esprit de son maître bouddhique, Josei Toda, en racontant le combat que lui-même a mené en tant que disciple.



Shin'ichi et Mineko rencontrent le dramaturge Anatoli Sofronov et son épouse.

À la fin de leur entretien, la présidente Popova annonça, avec un large sourire : « *J'ai un autre cadeau pour vous.* » Des officiels apportèrent alors une grande toile représentant une femme vêtue d'un kimono japonais d'été, en coton, agenouillée au milieu d'une ville réduite en cendres et dégageant une impression de profonde tristesse. « *Cette peinture est intitulée L'Ombre d'Hiroshima. Elle décrit les suites tragiques du bombardement de cette ville* », expliqua M^{me} Popova. Elle présenta ensuite Shin'ichi à l'artiste, B. Nemechev. C'était un peintre éminent qui avait reçu la médaille de l'Union soviétique pour ses réalisations. Afin de réaliser ce tableau, il s'était fait envoyer des matériaux de référence, du Japon, et il lui avait fallu six ans pour achever cette œuvre qu'il espérait voir reconnaître comme l'expression de son engagement en faveur de la paix. Comme l'a proclamé autrefois le poète italien du XIV^e siècle, Pétrarque : « *Jesuismavoieenlançantcettesupplique:Paix,paix,paix.* »¹

Aucun art ne saurait exister sans la paix. La paix doit être instaurée afin que les individus puissent mener des vies véritablement dignes d'un être humain. Nous, qui professons l'humanisme bouddhique, devons donc déployer

des efforts inlassables pour que cette paix soit établie. Empli d'une vive reconnaissance, Shin'ichi serra la main du peintre et déclara : « *Merci. Je l'accepte comme un éternel symbole de paix. Trente ans se sont écoulés depuis que des armes nucléaires ont été larguées sur Hiroshima et Nagasaki. Cet automne, la Soka Gakkai organisera une réunion générale à Hiroshima. Je vous promets que nous y exposerons votre précieuse toile en bonne place.* » Dans la pièce, chacun applaudit.

Après sa visite à l'Union des sociétés soviétiques pour l'amitié et les relations culturelles avec les pays étrangers, Shin'ichi se rendit à 11 heures au ministère de la Culture pour une rencontre avec le ministre de la Culture, Peter Demichev.

Lors de son premier voyage en Union soviétique, en septembre 1974, Shin'ichi avait rencontré le Premier vice-ministre de la Culture, V. F. Kukharsky, et lui avait proposé de nouer des échanges culturels bilatéraux par le biais de l'Association des concerts Min-on et du musée Fuji, proposition qui avait été acceptée par ce dernier.

Après l'échange de salutations, le ministre Peter Demichev s'exclama : « *Nous avons donc trouvé un moyen de concrétiser les échanges culturels dont nous discutons jusqu'à présent !* »

Durant leur rencontre, Shin'ichi Yamamoto et le ministre soviétique de la Culture Peter Demichev finalisèrent des plans sur un certain nombre de projets, tel le prêt d'œuvres artistiques de la Galerie nationale Tretyakov et du Musée national des Beaux-Arts Pouchkine pour des expositions au musée Fuji, et l'organisation, par l'Association des concerts Min-On, de tournées de troupes de danse folklorique soviétiques au Japon. Ils eurent une discussion fructueuse débouchant sur des résultats tangibles.

Shin'ichi avait l'intime conviction que des échanges culturels de ce type étaient essentiels pour promouvoir la compréhension mutuelle entre peuples de différents pays.

Une connaissance insuffisante de la culture de l'autre provoque souvent des frictions. Il existe de nombreux récits sur ce genre de malentendus. Un conte japonais relate l'histoire d'un garçon japonais vivant dans un pays étranger où son père a été muté. Un jour, il invite chez lui un camarade de classe, un jeune hindou. La mère du garçon japonais, désireuse de préparer un mets spécial pour l'ami de son fils, lui sert du bœuf. Le lendemain, les parents du jeune hindou rendent visite à la mère afin de lui demander pourquoi elle a traité leur fils de façon si irrespectueuse. Plus tard, le garçon japonais invite un jeune musulman à déjeuner. Cette fois-ci, la mère sert du porc. Lorsque les parents du garçon musulman l'apprennent, scandalisés, ils lui font savoir qu'ils ne veulent plus avoir aucun contact avec sa famille. La mère japonaise, dans ce récit, ne savait pas que les hindous considèrent la vache comme un animal sacré et que les musulmans ne mangent pas de porc. Ces récits illustrent qu'il importe de connaître la culture et les coutumes des autres pays, pour avoir de bonnes relations avec autrui.

« Aucun art ne saurait exister sans la paix. La paix doit être instaurée afin que les individus puissent mener des vies véritablement dignes d'un être humain. »

Après avoir quitté le ministère soviétique de la Culture, Shin'ichi se dirigea vers la salle principale de l'Union des écrivains soviétiques où une réception célébrant le 70^e anniversaire de l'auteur soviétique Mikhaïl Choukhov était organisée à 13 heures. Parmi les amis de l'homme de lettres réunis pour l'occasion, il y avait cinquante écrivains et invités originaires de quatorze pays, dont le Royaume-Uni, l'Allemagne de l'Est, Cuba et, bien sûr, l'Union soviétique. Choukhov n'était cependant pas présent. Il était trop malade pour y assister.

Shin'ichi se rappela les mots que lui avait dits Choukhov tandis qu'ils se serraient fermement la main lors de sa récente visite en URSS, en septembre 1974 : « *J'aimerais vous revoir. En mai, je fêterai mon 70^e anniversaire. J'espère que vous reviendrez dans mon pays à ce moment-là.* »

Shin'ichi comprenait que Choukhov devait être gravement malade et déplorait profondément qu'il ne puisse assister aux festivités organisées à l'occasion de son 70^e anniversaire. Il pria sincèrement en son for intérieur pour le rétablissement de cet écrivain fidèle à ses convictions.

Lors de la réception, certains intervenants se levèrent à tour de rôle pour s'adresser aux convives. Après une allocution d'un poète de Tchécoslovaquie, on demanda à Shin'ichi de s'exprimer. Ce dernier déclara : « *Je serais ravi de prononcer quelques mots en qualité de représentant des admirateurs japonais de l'œuvre de M. Choukhov. Ses écrits associent les destinées de personnes qui vivent de toute leur énergie, profondément enracinées dans leur terre, face aux bouleversements que connaît le monde. Son thème*

récurrent est que ce sont les femmes et les hommes ordinaires qui constituent ce puissant courant sous-jacent qui propulse et crée l'Histoire. Ses œuvres dépeignent la force d'individus qui, tout en étant ballottés par ces vicissitudes du destin que nous appelons l'"Histoire" tournent vaillamment le regard vers l'avant, vers le futur. Son œuvre témoigne d'une foi solide en l'être humain et constitue une célébration de l'humanité.

Voilà, à mon sens, ce qui fait l'attrait irrésistible des écrits de Choukhov et ce qui explique pourquoi ses œuvres exercent une telle influence sur la vision de la jeunesse, sur la vie et la société. Mais, si M. Choukhov était parmi nous aujourd'hui, je crois qu'il dirait : "Avant que vous ne parliez de moi durant des heures, prenons d'abord un verre !" »

L'auditoire éclata de rire et applaudit. L'humour de Shin'ichi contribuait à détendre l'atmosphère légèrement tendue et formelle de cette réception.

Il poursuivit : « *M. Choukhov discutait toujours librement et sur un pied d'égalité, un verre à la main. Je suis sûr que vous tous, qui êtes ici aujourd'hui, amis du monde entier, en avez été témoins. M. Choukhov aimait le dialogue par-dessus tout. Et, maintenant, la scène est prête pour que des gens du monde entier puissent échanger ensemble en tant que congénères. Joignons-nous à M. Choukhov et engageons activement le dialogue avec nos semblables, pour la paix mondiale et l'amitié !* »

Shin'ichi Yamamoto acheva ainsi son discours : « *J'aimerais conclure en formulant la prière sincère que M. Choukhov se rétablisse au plus vite.* »

Les propos de Shin'ichi, émaillés d'humour, avaient transformé l'ambiance de la réception, et chacun commença à rire et à plaisanter. Un écrivain originaire du Royaume-Uni se leva ensuite pour s'exprimer :

« *M. Choukhov aime à plaisanter. Il m'a souvent taquiné, moi et mes amis. Lorsqu'il sera rétabli, je compte bien être complètement ivre avant même qu'il ait l'occasion de m'asticoter.* »

Puis un écrivain roumain, imitant la voix de Choukhov, déclara : « *Vous vous amusez bien en racontant ce que vous voulez à mon sujet en mon absence, mais ce n'est que du vent ! Lorsque vous parlez, mettez un peu de substance dans vos propos, tout comme moi !* »

Chacun s'esclaffa et applaudit. Même si l'invité d'honneur n'avait pu être présent, la réception était un grand succès. De toute évidence, les convives aimaient beaucoup Choukhov et se souciaient profondément de lui, sans aucun doute en raison de la personnalité impartiale et sans affectation de l'écrivain.

Une personnalité remarquable rayonne et insuffle un sentiment de bien-être et d'espoir à ceux qui entrent en contact avec elle. Notre pratique bouddhique, qui a pour but de à polir notre vie, doit se traduire clairement par une évolution positive de notre personnalité.

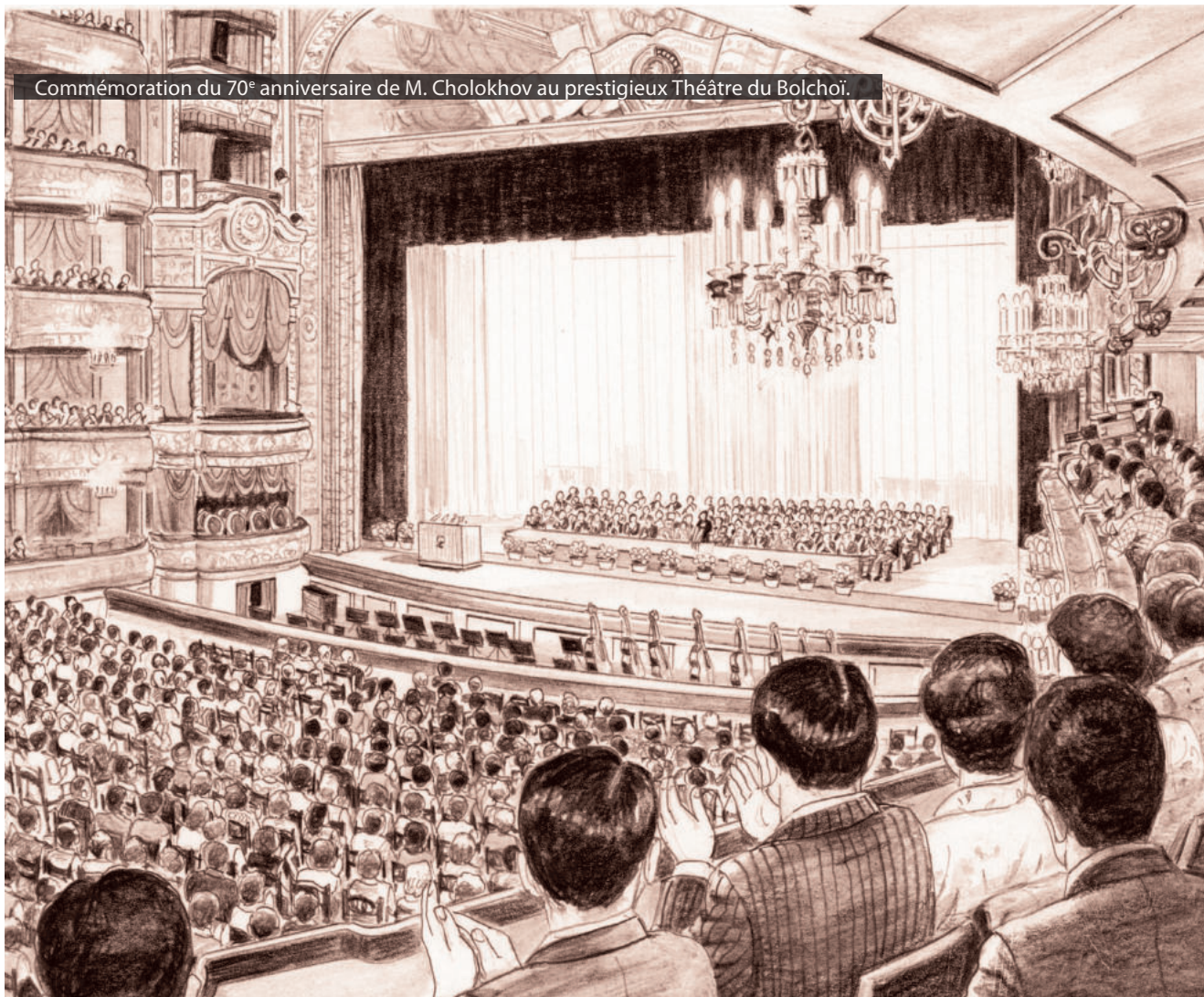


Shin'ichi évoque la personnalité chaleureuse de M. Choukhov.

1. Traduit de l'anglais.

Pétrarque, *Le Canzoniere*, ou *Rerum vulgarium fragmenta*, Bloomington, Indiana, Indiana University Press, 1996, p. 209.

2. NdT : côté droit en face de la scène.



Commémoration du 70^e anniversaire de M. Cholokhov au prestigieux Théâtre du Bolchoï.

A 17 heures, une manifestation commémorant l'anniversaire de Cholokhov eut lieu au Théâtre du Bolchoï. Shin'ichi et son groupe furent conduits dans une loge d'honneur sur le côté cour² du théâtre. Avec ses multiples balcons, ce grandiose édifice richement orné perpétuait bien son illustre tradition de plus prestigieux théâtre de Moscou. Durant la manifestation, on annonça que l'Ordre de Lénine venait d'être décerné à Cholokhov, qui était un héros national, et des discours en son honneur furent prononcés par des représentants de diverses couches de la société, notamment des ouvriers, des agriculteurs et des étudiants de l'Université d'Etat de Moscou.

Lorsque Shin'ichi et sa femme Mineko sortirent dans le foyer du théâtre durant l'entracte, ils entendirent quelqu'un s'adresser à eux en russe : « M. Yamamoto ! Bienvenue en Union soviétique ! » En se retournant, ils découvrirent qu'il s'agissait du dramaturge et rédacteur en chef du magazine soviétique *Ogonyok* (La Petite Lumière) Anatoli Sofronov et de son épouse Evelina. Shin'ichi et Mineko avaient rencontré M. et M^{me} Sofronov au siège du *Seikyo Shimbum* à Tokyo lorsque le couple séjournait au Japon, en février de cette année-là, 1975. Ils avaient passé environ deux heures et demie à discuter sur la littérature, la vie et d'autres sujets. C'était une conversation agréable qui s'était particulièrement enflammée lorsqu'ils avaient abordé le thème de la poésie. Evelina avait alors fait remarquer : « Vous et mon mari, vous adorez la poésie. C'est le cœur humain qui semble le plus vous intéresser l'un et l'autre.

— C'est tout à fait cela, avait répondu Shin'ichi. Je ne suis pas un poète renommé ni reconnu, mais je crois comprendre les gens. J'ai la conviction d'avoir une perception claire du cœur humain. »

Sofronov avait alors déclaré avec sérieux : « Je suis entièrement d'accord avec vous, sauf sur un point. Vous avez affirmé que vous n'étiez pas un poète renommé ni reconnu, mais je ne saurais approuver cela. Si vous n'êtes pas un poète, alors qui l'est ? Qui est meilleur poète ? »

« Une personnalité remarquable rayonne et insuffle un sentiment de bien-être et d'espoir à ceux qui entrent en contact avec elle. »

Et maintenant, trois mois plus tard, ils se rencontraient à nouveau, Shin'ichi leur exprima sa joie de ces retrouvailles et ils se serrèrent énergiquement la main. Bien qu'ils n'eussent que quelques instants pour s'entretenir durant l'entracte, leur échange fut animé. Shin'ichi déclara : « S'il vous plaît, écrivez pour le bonheur des êtres humains. Ecrivez pour le triomphe de l'être humain. Nous sommes des compagnons dans le combat qui se livre en délivrant un message de paix.

— Quelles magnifiques expressions ! », répondit Sofronov, les yeux brillants tandis qu'il approuvait de la tête.

Même si elle est de brève durée, une conversation qui laisse une impression marquante constitue un moyen efficace de rapprocher les cœurs. ■



« Dans le domaine de la croyance, réalisez vos rêves et manifestez un état de vie pour lequel vous serez toujours félicité par le Bouddha. »
D. Ikeda, D&E-juin 2009, 49

La Fontaine :

« *Toute puissance est faible, à moins que d'être unie* »

La fable de Jean de La Fontaine *Le Vieillard et ses enfants*¹ raconte l'histoire d'un père qui, à l'aube de sa mort, veut faire comprendre à ses fils la force que recèle la cohésion. Une invitation à agir ensemble pour surmonter les difficultés.



Contexte

Lors de la réunion mensuelle du 16 juin dernier, Daisaku Ikeda est revenu sur le discours qu'il avait prononcé à l'Institut de France, il y a vingt ans, le 14 Juin 1989. Le buste de l'écrivain Jean de La Fontaine se trouvait alors près de lui. Dans son intervention du 16 juin, il a fait allusion à la fable

Le Vieillard et ses enfants, déclarant : « Cette fable décrit la force de l'union. L'unité est la force essentielle pour gagner. C'est une vérité universelle. » *

L'unité est la force essentielle pour gagner

Nombreux sont les proverbes, contes et autres paraboles qui traduisent la nécessité de la cohésion. Parmi les plus célèbres, nous comptons *L'union fait la force*², ou encore le serment éternel des trois mousquetaires : « *Un pour tous, tous pour un !* »³. Pourtant, que ce soit dans notre entourage familial, professionnel, ou même amical, nous nous retrouvons parfois confrontés à d'importantes divisions. Ces situations peuvent devenir si discordantes, que rien, pas même notre croyance, ne semble pouvoir venir à bout de ces impasses. Or, personne ne peut être vraiment heureux et gagnant dans une situation conflictuelle. Et c'est ce que souhaite enseigner le vieillard à ses enfants.

« La question est de savoir si nos pensées, paroles et actions créent l'harmonie, ou la discorde. »

Pour cela, il leur demande de briser un amas de flèches fermement entremêlées. Tous s'y essaient, rusant de diverses stratégies, sans succès. Voyant l'embarras dans lequel se trouvaient ses fils, le vieillard prend le relais et fait céder le bloc de flèches sans effort, simplement en brisant les flèches une à une. « *Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde : soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.* » Avant de mourir, leur père leur fait promettre une dernière fois de « *vivre comme des frères* ». « *Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.* » Mais vient le temps de l'héritage. Leur

unité est si temporaire que, très vite, les frères perdent tous les biens que leur avait légués leur père. En dépit des efforts du vieil homme, les enfants n'ont pas su honorer leur promesse. « *Le sang les avait joints, l'intérêt les séparent.* » L'important n'est donc pas tant de promettre sur l'instant, que de tenir sa promesse.

Rendre manifestes les adages de sagesse

La Fontaine écrit cette fable peu après la mort de son père, alors que son frère réclame, par sommation d'huissier, sa part d'héritage. Pourtant, un acte notarié précise que l'écrivain versait déjà des rentes viagères à son cadet. Malgré ces nombreux revers de fortune, La Fontaine continue à instruire les hommes grâce à ces *Fables*. Cela signifie que, nous aussi, pouvons profiter de ces situations, apparemment insolubles, pour produire des valeurs humaines. La question est de savoir si nos pensées, paroles et actions engendrent l'harmonie, ou la discorde. Laquelle de ces deux attitudes souhaitons-nous partager ? Quelle personne choisissons-nous d'être ?

« *Allant au-delà des enseignements qui divisent, de façon stricte, pouvoir extérieur et pouvoir inhérent à l'individu, et qui insistent sur la supériorité de l'un par rapport à l'autre, le bouddhisme de Nichiren Daishonin ouvre la nouvelle perspective très large d'une religion universelle pour le bonheur de toute l'humanité.* »⁴ Nous avons la chance inouïe de pouvoir nous appuyer sur un enseignement sage et fiable. Notre maître bouddhique, Daisaku Ikeda, est encore en vie et a plus de quatre-vingt un ans. Il multiplie les efforts pour nous encourager à devenir véritablement heureux et à toujours être en cohésion. Sachons bénéficier visiblement des enseignements qui nous sont offerts. Passons d'une belle philosophie de vie à une réalité d'existence en tous points victorieuse. C'est cela réaliser un vœu.

B. PILLEY

La Fontaine en quelques lignes :

Né le 8 juillet 1621, Jean de La Fontaine est le fils d'un maître des eaux et forêts. Ses nombreuses promenades avec son père lui fournissent son inspiration champêtre, qui fait de lui le maître du genre de la fable.

Il écrit sous le mécénat du ministre des Finances, Fouquet, mais, en 1661, ce dernier est arrêté et La Fontaine est contraint à l'exil à Limoges. En 1684, le roi Louis XIV donne son autorisation pour que La Fontaine entre à l'Académie française. Il meurt le 13 avril 1695.

1. La Fontaine, *Fables*, Livre IV, Fable 18.

2. Esope.

3. Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*.

4. Daisaku Ikeda, *Commentaires des écrits de Nichiren Daishonin, Traité sur l'atteinte de la bouddhité en cette vie*, Acep, p. 45.

* A paraître dans D&E-sept 2009.

